

C'EST À DIRE

Voir Naples

Au milieu des clichés en ruines, Naples atteint le fond de sa misère.

Par Jean-Bernard Vuilleme

J'ai bien ri l'autre jour en apprenant que la plupart des feux de circulation ne fonctionnent plus à Naples, comme s'ils avaient encore une quelconque utilité dans ce chaos de fer et de chair. A Naples, chacun se débrouille comme il peut. Il n'existe plus de règles de la circulation. La seule chose qui puisse immobiliser une auto, c'est l'arrêt total du trafic par engorgement, lorsqu'une rue se transforme en parking géant au milieu duquel il devient impossible de se faufiler. Aux heures de grosse affluence, on a parfois le privilège de voir une superbe créature dressée au milieu du chaos ; perchée sur ses hauts talons, gantée de blanc, la belle fantasmagorique démente de ses gestes élégants et pleins d'une sidérante autorité l'in vraisemblable écheveau des circulations.

Mais le surgissement de cette agente de rêve et la soudaine soumission du carrefour à ses gestes et ses coups de sifflet ne consolent qu'à moitié du cloaque dont elle émerge à l'instant. Naples est à l'agonie. Signe de son délabrement économique, politique et moral, ce n'est pas dans le nord du pays traditionnellement méprisant que sa réputation paraît la plus catastrophique, mais non loin d'elle, sur son flanc sud, où la simple évocation de son nom suffit à déclencher haussements d'épaules et commentaires acerbes. Même le corso Umberto et la via Toledo ne font plus illusion lorsque les rideaux de fer sont tombés sur les vitrines, que le marché diurne et grouillant s'est retiré et que l'on ne voit plus dans les rues absolument désertes, comme tétanisées par la peur, que des détritiques poussés par le vent le long de sinistres couloirs. Voir Naples et

mourir, dit le cliché qui ne croyait pas si bien dire : mourir à Naples dans le désespoir de Naples. Ce tiers monde européen de 1,2 million d'habitants répartis en une minorité fortunée juchée dans les quartiers somptueux, sur la corniche dominant la basse ville vétuste et surpeuplée, et une masse de Napolitains occupés à survivre, dégage une tristesse de décadence que le soleil ne parvient plus à tempérer. Gangrenée par la Camorra, puissante mafia locale devenue le principal employeur de la ville (travail au noir, racket sur tout commerce, meurtres sur commande, extorsion de fonds et trafic de drogue), la municipalité a complètement perdu pied. Il ne faut plus compter sur elle pour lutter contre la criminalité, ni même pour débarrasser la ville de ses ordures ou distribuer de l'eau consommable au robinet, quand elle n'est pas coupée.

Le 6 août dernier, le Ministère de l'intérieur a dû se résoudre à dissoudre la municipalité et à déléguer ses propres commissaires pour tenter de garantir un service public minimal avant les élections municipales du mois de novembre. Ce climat de déliquescence favorise les politiciens « aux mains pures » et au discours musclé, avec leurs promesses d'ordre et de rédemption. Il n'est jusqu'au romancier Luciano de Crescenzo pour appeler, dans « *Il Giornale* », l'arrivée d'un « petit dictateur ». Sur les rangs, figure Alessandra Mussolini, petite-fille du Duce et députée du parti néo-fasciste italien... D'autres se demandent, dans la presse italienne, si le président du conseil Carlo Ciampi a fait preuve d'inconscience ou de commisération en désignant Naples pour abriter le sommet des pays industrialisés en juillet prochain.

J.-B. V.



ALESSANDRA MUSSOLINI - Le climat de déliquescence favorise les politiciens « aux mains pures ».